



LIONEL SALAÜN

Bel-Air



LIANA LEVI

Prologue

Madame Lecreux, c'est sûr, en aurait fait une maladie.

Il faut dire que, de son temps, la terrasse avait une autre allure. Surtout dans les premières semaines d'avril lorsque le sol de ciment, fraîchement repeint sang de bœuf, comme chaque année à la même période, s'éclaboussait de printemps. Personne alors n'osait déplacer les tables aux piétements de fer disséminées sur la petite aire bordée, côté rue, de lourdes jardinières garnies de rosiers exubérants, et moins encore traîner les chaises au lieu de les soulever. Mais il est vrai que la terrasse ne faisait pas encore le plein, un peu à cause de la pluie qui en ce début de saison s'invitait sans crier gare, de la bise dévalant la colline pour vous mordre les oreilles ou du soleil, soudain brutal, que ne filtrait pas encore la glycine juvénile.

L'affluence viendrait avec mai où, en même temps que les rosiers, fleuriraient les parasols rouge et blanc à l'ombre desquels il ferait bon déguster un verre de panaché délicieusement emperlé de gouttelettes sucrées. Balayé tous les matins et rincé à grande eau tous les soirs, le parterre de ciment rouge résisterait tant bien que mal aux piétinements de la nuée d'assoiffés jusqu'aux premiers jours de l'été. Râpée de-ci, écaillée par-là, condamnée à l'usure, la

terrasse n'en continuerait pas moins de susciter tous les égards de madame Lecreux. Les effets du temps et ceux liés à la fréquentation de cette surface de cinquante mètres carrés dont dépendait, pour une bonne part, le chiffre d'affaires de l'établissement, elle voulait bien. Mais la négligence, le laisser-aller, sûrement pas. Et de traquer la moindre feuille tombée de la glycine enfin luxuriante, les fientes du couple de tourterelles nichant chaque année sur une solive du toit et, plus que tout, impitoyablement, les cendres et les mégots de cigarettes.

« Les cendriers, c'est pas fait pour les chiens ! »

L'injonction claquait comme un coup de cravache sur la nuque du fautif qui, soucieux de ne pas s'attirer la rancune sévère d'une femme d'ordinaire douce et affable, s'empressait de réparer son erreur. Et la Patronne, ainsi qu'on l'appelait avec un brin de respect et beaucoup d'affection, s'en retournait, secrètement fière, à son comptoir. De là, entre deux mots aux habitués du zinc et la préparation des commandes de la serveuse, elle gardait sur la portion de terrasse visible par la large baie vitrée un regard vigilant.

Il faut dire que si la gestion du bar et l'entretien de la salle incombaient à Robert, son mari, la petite esplanade était son domaine réservé. C'est elle qui l'avait aménagée, elle qui avait planté les rosiers et fait de la glycine jadis indomptée une délicieuse tonnelle la reliant à l'entrée du Bel-Air. Un endroit charmant, aussi ressemblant que possible à l'idée qu'elle se faisait des guinguettes d'autrefois. Une sorte de tableau qu'elle contemplait chaque matin

avec la même émotion de la fenêtre de sa chambre, à l'étage.

Mais tout cela appartenait désormais au passé. Depuis, la terrasse en avait vu d'autres, avait refait peau neuve un peu moins souvent, tous les deux, trois ans, et, depuis que Gérard, son fils, était seul maître à bord, tous les cinq ans. Et puis plus du tout ces dix dernières années. Au fil du temps, le rouge sang avait fait place au jaune moutarde, au bleu canard, enfin au vert anglais dont ne subsistaient plus, tels des îlots de couleur délavée à la surface d'un océan gris sale, que des vestiges épars au creux des fissures du sol de ciment.

Gris et sale comme les grosses jardinières en lisière où les squelettes des rosiers morts depuis belle lurette se drapaient d'un épais voile de poussière. Lourde, chaque jour plus dense, étouffant tout, les parasols repliés, les tables aux pieds rouillés, les chaises écaillées et la glycine redevenue sauvage. Le même gris sale partout, en une couche uniforme. Sur la bâche déchirée, roulée au-dessus de la baie vitrée, sur le rebord des fenêtres, la marquise de l'entrée, partout, jusque sur le carrelage à damier jaune et noir de la salle.

Madame Lecreux, sûrement, en aurait fait une maladie. À moins qu'elle ne se fût résignée, comme Gérard, à tirer un trait sur le Bel-Air et son siècle d'histoire.

Y pensait-il seulement? Pensait-il aux deux générations qui l'avaient précédé derrière ce comptoir où, seul à présent, ultime rejeton de cette lignée de cafetiers qui avaient contribué à l'écriture du roman

de ce quartier, lui incombait la charge d'achever le dernier chapitre? Songeait-il à sa mère, emportée voilà bientôt vingt ans par une méchante tumeur des os, à son exigeante tendresse et à sa folle passion pour la terrasse?

Adossé aux étagères de verre sur lesquelles ne s'alignaient plus que quelques bouteilles saupoudrées de cendre fine, Gérard, un peu voûté, la poitrine creuse et le ventre énorme, comme si la masse musculaire, jadis puissante, avait fondu et glissé des épaules à la ceinture, ne bronchait pas, respirait à peine. De temps à autre, seulement, son regard grimpaît du sol au zinc où les deux verres, les deux derniers verres de pastis que l'on servirait au Bel-Air, accaparaient un instant son attention. Puis ses gros yeux bleus enchâssés dans sa large face jaune retombaient doucement sur ses pieds. Comme si rien n'était en mesure de l'arracher à sa morne indifférence, ni le ronflement assourdissant des engins de démolition, ni les trépidations qui, par moments, faisaient frémir la maison et s'entrechoquer les bouteilles. Rien, pas même ma présence au zinc, juste face à lui, où je m'étais accoudé sans un mot sitôt franchi le seuil du Bel-Air et d'où je n'avais pas bougé depuis, les yeux rivés, par la porte du café grande ouverte, sur la brume grise, là-bas, au-delà de la rue déserte, où pareils à des crustacés titanesques et tapageurs s'activaient sans répit les engins de chantier.

Cela durait depuis cinq semaines et ne serait sans doute pas terminé à la date prévue, début septembre.

Avant l'arrêté municipal, paru l'année précédente, toutes sortes de rumeurs avaient couru dans la Cité. On allait ravalier les façades, construire une Maison de quartier, ajouter quelques éléments aux quinze barres d'origine, surélever leurs quatre étages respectifs d'un ou deux niveaux, créer un centre commercial, et ceci, et cela. Il y avait aussi les oiseaux de mauvais augure. Ceux qui affirmaient connaître, de source sûre, les plans secrets de la mairie, les projets d'urbanisation de la colline de Bel-Air, l'édification, en lieu et place de cette cité ouvrière des années trente, d'un fabuleux complexe d'immeubles de standing destinés à une tout autre population que celle ancrée là depuis des lustres. Personne n'y avait cru et tous avaient persévéré dans leur déni bien après que l'annonce eut été confirmée, très officiellement, dans le bulletin municipal. Certains même en doutaient encore quand les premiers logements, suite à l'avis d'expulsion, commencèrent à se vider.

Gérard, lui, savait depuis le début ce qui se tramait en coulisses. Par Roger, un ami d'enfance, issu de la Cité et devenu premier adjoint. De toute façon, il fallait bien qu'un jour ou l'autre il prenne sa retraite, et si, après ça, le Bel-Air se muait, comme il était prévu, en logements pour étudiants, quelle importance.

Moi aussi, je le savais. Par le même Roger, que je croisais de temps à autre en centre-ville où j'avais migré voici bien longtemps.

« Mais ne le répète à personne, Franck ! »

À qui voulait-il que je le répète ? À mon boucher ? À la boulangère ? Les seuls mots que j'échangeais

avec mes voisins se limitaient à bonjour et bonsoir. D'ailleurs, je l'avais écouté déballer son boniment sur la Cité – la charge qu'elle représentait pour la Ville, ses perpétuelles réfections que ne couvraient pas les impôts locaux dérisoires, pour ceux qui en payaient – sans manifester le moindre intérêt. Ça faisait un bail que je n'avais pas remis les pieds là-haut et je croyais qu'il y avait bien peu de chance que j'y retourne jamais. Alors, ce que le quartier pouvait devenir...

Pourtant, quand six mois plus tard les premiers camions chargés de gravats avaient commencé à dévaler le long boulevard en lacets, je m'étais surpris à lorgner vers la colline.

Il fallait deviner, plus qu'on ne voyait, ce qui se passait au-delà de la ligne de grands peupliers d'Italie derrière laquelle se dissimulaient les petits immeubles blancs. À trois cents mètres, avec les arbres et le bruit de la circulation, rien ne filtrait du vacarme que devaient causer les machines à l'œuvre sinon une vague rumeur à la provenance incertaine. Le seul indice qu'il se déroulait quelque chose là-haut consistait en de lourdes bouffées de poussière que la colline exhalait sans parvenir à reprendre son souffle.

Pour les gens du coin, fiers de leurs trois monuments historiques et de leur spécialité locale, une liqueur qui leur vaut une réputation nationale, la Cité de Bel-Air, jadis peuplée d'ouvriers et de prolétaires, aujourd'hui véritable nid de chômeurs et de déclassés, avait toujours constitué une verrue indigne du renom de leur sous-préfecture. Il y avait

bien les arbres pour la soustraire aux regards, mais, en dépit de maints projets, allant de la réhabilitation à la destruction pure et simple, avancés au cours des vingt dernières années par l'ensemble des candidats briguant l'hôtel de ville, personne jusqu'à présent n'avait eu le courage de nettoyer tout ça. Avec l'arrivée dans le fauteuil de maire du plus gros entrepreneur de travaux publics de l'agglomération, c'était chose faite, et le nuage gris qui s'élevait chaque jour du site en démolition confortait les bons citoyens dans la sagesse de leurs choix électoraux.

Pour ma part, puisque je ne votais pas, celui-là ou un autre, je m'en battais l'œil. Comme de tout ce qui concernait cette ville, sa saleté de liqueur tout juste bonne à faire passer un laxatif, ses vestiges gallo-romains, trois tas de pierres mentionnés dans les guides touristiques, et son quartier médiéval, où je vivais depuis bientôt trente ans, astiqué et ripoliné à outrance.

Quant à ce qui se passait là-haut, je m'en moquais comme de l'an quarante.

Au début.

Peu à peu, pourtant, la curiosité qui les premiers temps m'avait fait lever le nez vers la colline s'était transformée en habitude, une sorte de besoin qui me poussait chaque jour, une fois ma nuit de travail terminée, à me planter place de la Libération, pour suivre, une bonne heure durant, l'évolution des travaux. Les volutes de poussière sur lesquelles s'extasiaient encore de rares badauds recélaient pour moi, seul sans doute parmi eux à être né et à avoir grandi là-haut, des indices évocateurs. Un peu

comme les nuages de fumée des Indiens, chaque colonne grise me transmettait, selon d'où elle partait, un message nouveau. Ainsi avais-je compris, la semaine précédente, que l'immeuble de Serge était tombé. Trois jours plus tôt, celui d'Antoine. La veille, celui de Roger. Avec chacun d'eux, au-delà de l'effacement graduel et irréversible de ce vieux quartier, que je le veuille ou non, c'était un pan de mon histoire qui s'effondrait.

« Qu'elle aille au diable ! » j'avais dit tout haut ce jour-là, en tournant les talons.

Rentré chez moi, un minuscule deux-pièces niché sous les toits, j'avais mangé un bout, pris ma douche et plongé dans mon lit pour m'endormir illico. Le soir venu, j'étais parti faire ma nuit à l'Hôtel de la Gare où le réceptionniste, comme à chaque fois, m'avait tenu la jambe jusqu'à minuit passé avec ses déboires conjugaux, et les heures restantes s'étaient étirées au rythme des retours tardifs et des récriminations des clients.

Ce poste de veilleur de nuit que je tenais depuis des années sans passion ni déplaisir, guère compliqué mais plus exigeant qu'il n'y paraît, me convenait dans la mesure où je jouissais d'une autonomie aussi proche que possible d'une certaine idée de la liberté que j'avais appris, chèrement, à relativiser. Les tâches qui m'incombaient, routinières à souhait, que j'accomplissais avec le zèle et la régularité d'un automate, avaient l'avantage de me laisser totalement maître de mes pensées. Au vrai, le plus souvent, les rouages de mon esprit tournaient à vide. Pas tant par paresse que par nécessité. Celle de tenir à distance certains sujets, une maudite petite

troupe de souvenirs empoisonnés auxquels je ne devais permettre, sous aucun prétexte, l'accès à ma conscience. Tous étaient issus d'une période de ma vie que je m'étais efforcé, quinze années durant, nuit et jour, au fond de la cellule où elle m'avait conduit, de rayer, de gommer, d'ensevelir à jamais. Le cours de l'existence qu'il me restait à mener, tout banal et tiède qu'il s'annonçât, dépendait de ma capacité à maintenir l'ennemi dans sa tanière. Et j'y étais parvenu sans trop de peine. Jusque-là.

Au matin, j'avais traversé la place d'où je suivais ordinairement la progression des travaux sans m'arrêter et, insoucieux de la noria de camions me crachant au visage leur fumée noire, j'avais gravi le long boulevard en lacets d'un pas égal, résolu. Le front incliné vers le sol, sourd aux ronflements furieux des monstres d'acier, sans relever les yeux sur le champ de décombres dont l'odeur fade de plâtre et de ciment hantait mes narines, je n'avais ralenti ma progression qu'à l'approche des lourdes jardinières peuplées de rosiers morts qui bordaient le trottoir. Les belles fleurs rouges de jadis n'étaient plus et même la glycine était grise. Mais le Bel-Air se dressait en lisière des ruines avec la dignité honteuse des survivants. Et le bonhomme qui, sur le seuil du bistrot, les mains dans le dos, me regardait approcher, le dernier homme, sans doute, à respirer dans cet univers de machines et de bruit, était bien de cette espèce.

« Tu verrais Gérard, tu ne le reconnaîtrais pas ! » m'avait dit Roger en m'apprenant qu'il mettait la clé sous la porte.

Et certainement que si nous nous étions croisés dans la rue, moi, avec ma barbe et ma tignasse blanche, plus sec qu'un morceau de bois, lui, flasque et ventru, le teint cireux et le crâne plus garni que de rares cheveux gris paille, il y a fort à parier qu'aucun de nous deux n'aurait reconnu l'autre. Là, pourtant, chacun avait su, dans l'instant, en dépit de toutes ces longues années de silence et d'absence, à quoi s'en tenir.

Et quand, parvenu à sa hauteur, sans un mot, j'étais entré dans le bar pour aussitôt m'accouder au comptoir, Gérard, le pas lourd, tête basse, m'avait suivi, avait passé un chiffon sur le zinc, essuyé deux verres et, avec des gestes lents, mécaniques, avait servi les deux derniers pastis de sa carrière.

À présent, adossé aux étagères, il semblait débranché, éteint comme l'enseigne fixée sur la façade, les néons du plafond, le vieux juke-box près de l'entrée, le percolateur et la publicité Heineken accrochée au mur, au-dessus de la baie vitrée.

Et moi, je ne parvenais pas à détacher les yeux de l'un des derniers immeubles encore debout, juste là, de l'autre côté de la rue.

J'étais arrivé à temps. Déjà les fauves d'acier s'atroupaient devant leur nouvelle proie, rendue, offerte à leur insatiable appétit. La mise à mort de la Cité touchait à sa fin. Après ça, c'en serait terminé de ce passé particulier, un nouveau jour se lèverait sur un nouveau monde. Après ça ne demeurerait que des ombres et une poignée de souvenirs en sursis dans la mémoire de deux hommes vieillissants.

Les pelleteuses enfin débridées dépeçaient maintenant en éructant ce petit immeuble où j'étais presque né et avais passé les vingt premières années de ma vie. Au vacarme des machines s'ajoutaient le fracas des gravats, les bris de vitres, le gémissement des tuyauteries. À coups de griffes et de crocs, les engins arrachaient des lambeaux de façades, taillaient des plaies béantes dans la carcasse éventrée. Tout un organisme patiemment élaboré, une structure intelligente et fonctionnelle se désagrégeait subitement, comme un cerveau en déliquescence.

Des volées d'escaliers ne menant plus nulle part, une baignoire suspendue dans le vide, des portes battant sur un néant de pièces sans plancher ni fenêtres. Un corps de briques et de ciment saigné à blanc, où il n'y avait encore pas si longtemps avaient résonné des pas, des voix, des rires et des pleurs, des cris d'amour et de colère, où avaient joué des enfants, s'étaient enlacés, déchirés leurs parents, où avaient battu des cœurs, vécu des hommes. Tout ce qui émanait des cuisines, des salles de bains, des salons et des chambres, des placards, des remises et des papiers peints, de chaque recoin de chaque logement, la somme des instants, des sentiments propres à chacun de ceux qui avaient peuplé un jour le bâtiment, s'écoulait à présent des flancs déchirés de l'immeuble. Un flot continu de paroles indistinctes, comme la rumeur fiévreuse et tourmentée d'une foule impatiente, dense et invisible, affluait vers moi pour se ruer à l'assaut de ma mémoire.

Un pan entier de l'immeuble s'était effondré dans un roulement de tonnerre et les pelleteuses en avaient

rugi de satisfaction. Brusquement arraché à mes rêveries, j'avais soupiré et saisi mon verre sur le zinc.

Bon Dieu, ce que j'avais aimé le pastis autrefois. Mais cela remontait à loin, tellement qu'aujourd'hui le simple fait de humer l'arôme anisé me picotait les narines. Et la fine gorgée que je venais d'absorber m'avait brûlé la langue.

« Comment elle s'appelait, déjà, cette serveuse ? »

La question était venue toute seule, comme entraînée par la valse de prénoms – Mireille, Lucienne, Georgette – qui tournoyait dans ma mémoire.

« Quelle serveuse ? »

– Celle que ton père... » dis-je en pivotant vers Gérard.

« Simone », avait-il aussitôt répondu sans détourner le regard.

Une poignée de secondes, nous nous étions fait face, la première fois depuis quarante-cinq ans.

« Oui. La belle Simone ! On n'a jamais su comment ta mère avait appris. »

Gérard avait froncé le nez et mâchouillé un court instant l'intérieur de ses bajoues.

« Qu'est-ce que tu cherches, Jacky ? »

– Une réponse ! »

Gérard s'était approché et, appuyé des deux mains au comptoir, penché vers moi de toute sa hauteur augmentée de celle du caillebotis, avait soufflé tout bas :

« Me dis pas que tu es revenu après tout ce temps pour me poser des questions sur une bonne femme dont tout le monde se fout bien de savoir ce qui a pu lui arriver ! »

Des questions, tout au long des quinze années que j'avais passées à l'ombre, il m'en était venu tout un tas, que j'avais ruminé jusqu'à la nausée, les veines gonflées de haine et de colère. Mais à tant les ressasser, jour et nuit, des mois et des mois durant, à les triturer comme les pièces d'un puzzle qu'on n'arrive pas à faire coller ensemble, la plupart d'entre elles avaient fini en lambeaux. Et, depuis que j'avais recouvré la liberté, celles qui restaient avaient fondu au soleil.

Sauf une, qui n'avait rien à voir avec cette serveuse dont j'avais même oublié le nom. Cette question-là, si j'avais pu, à vingt ans, briser mes barreaux pour venir ici, la poser à Gérard et régler mes comptes, la facture aurait été salée et le gars aurait dû payer cash, intérêts compris. Mais j'avais eu vingt-cinq ans, et puis trente, et puis trente-cinq. Et tant d'autres encore.

Aujourd'hui ne circulait plus dans mes artères qu'un sang tiède au flot lent, tout juste capable d'irriguer une inaltérable tristesse et une vieille question que je ne parvenais même pas à formuler.

« Quelqu'un m'a donné, Gérard. Et tu étais le seul à savoir... »

À défaut d'un aveu, j'avais espéré déceler chez lui la manifestation d'un trouble, un tremblement, n'importe quoi qui trahit, de près ou de loin, un sentiment de culpabilité. Or, ce que je trouvais dans les grands yeux bleus délavés qui me fixaient sans détour n'était que l'expression d'une infinie tendresse.

De l'autre côté de la rue, les engins enfin repus ronronnaient doucement et une fine pluie d'été picorait les restes de leur festin.

La Cité n'était plus qu'une vaste sépulture à ciel ouvert, la fosse commune de ma mémoire au fond de laquelle, le cœur nu, seul et sans outil, je décidais de plonger.